



ESQUISSE FAMILIALE

MADAME DE LAMARTINE

I

CHERCHEZ la femme!», dit fort impertinamment un célèbre axiome criminaliste; cherchons la mère, dirons-nous en songeant à ces hommes qui sont la gloire et l'humanité, l'honneur d'un pays. Certes, jamais les plus ardents porte-drapeaux des revendications féministes n'ont trouvé d'arguments aussi irréfutables que cette pensée d'un austère moraliste, qui, lui, parlait davantage des devoirs de la femme que de ses droits : « Derrière tout grand homme, il y a presque toujours une grande mère. »

N'est-ce pas, en effet, la plus splendide des auréoles, la plus merveilleuse des puissances que de faire germer dans une âme cette divine semence qui, d'un frêle petit enfant, fera un grand savant, un héroïque soldat, un éminent serviteur de la patrie, ou l'un de ces poètes charmeurs, dont la plume jette un rayon d'idéal sur les âpres et terribles luttes pour la vie ?

De toutes ces physionomies de *grandes mères* qui nous apparaissent à demi-cachées dans la lumineuse pénombre de la gloire de leurs fils, il n'en est peut-être pas de plus attirante que celle

de la mère de Lamartine, et l'on comprend mieux le mélancolique génie du poète, quand on connaît la rêveuse et sainte femme qui l'a bercé sur ses genoux et, tout petit, lui a appris à bégayer *ce nom terrible et doux* devant lequel se courbait son beau front.

Lorsqu'on lit les pages surélevées écrites au jour le jour par M^{me} de Lamartine, on s'imagine volontiers que cette âme si pieuse, si passionnée d'idéal, s'est développée dans la calme retraite d'un cloître. Il n'en est rien cependant, ce sont les lambris dorés et fort peu recueillis du Palais-Royal et du château de Saint-Cloud qui ont abrité l'enfance et la première jeunesse de M^{me} de Lamartine. On l'appelait alors Alix des Roys.

Ses parents appartenaient tous deux à la maison du duc d'Orléans, le futur Philippe-Egalité : M. des Roys comme intendant général des finances de Son Altesse royale, et M^{me} des Roys comme

gouvernante des jeunes princes, les ducs de Chartres et de Montpensier, le comte de Beaujolais, et M^{me} Adélaïde.

Cette situation était extrêmement délicate, car il n'y avait guère de communauté d'idées et de sentiments entre la sous-gouvernante et le *gouverneur*, ainsi qu'on appelait M^{me} de Genlis, pas plus



MADAME DE LAMARTINE.



qu'entre leurs maîtres, le duc et la duchesse d'Orléans.

M^{me} de Genlis, l'admiratrice passionnée de J.-J. Rousseau, avait été choisie par le duc pour appliquer à l'éducation de ses enfants les théories si fort à la mode de l'*Émile*, et M^{me} des Roys avait reçu de la duchesse la mission de contrebalancer, dans la mesure du possible, la néfaste influence politique et religieuse de ces théories ultra-libérales et vaguement déistes.

Les deux camps étaient franchement dessinés, et toutes les formules de l'étiquette ne dissimulaient qu'à demi l'hostilité des deux femmes.

Malgré ses préférences ouvertement affichées pour M^{me} de Genlis, le duc d'Orléans n'en avait pas moins beaucoup d'égards pour la favorite de sa femme, à laquelle les jeunes princes témoignaient une grande affection. Une des conséquences de l'éducation que leur donnait M^{me} de Genlis était de diminuer les distances créées par le sang, et d'établir une plus complète camaraderie entre eux et leurs compagnons d'études et de jeux. Les enfants de M. et M^{me} des Roys s'élevèrent donc dans une familiarité relative avec les petits-enfants d'Henry IV et de Louis XIV.

Avant la Révolution, il y avait en France plusieurs chapitres de chanoinesses. Des pensions étaient affectées à ces canonicats destinés à donner aux jeunes filles nobles, sans grande fortune et sans vocation religieuse, une situation mondaine et une assez grande indépendance. C'était un peu le couvent et beaucoup le monde. Les chanoinesses avaient un costume semi-religieux, étaient astreintes à la récitation d'un office et à un certain temps de résidence dans leur chapitre; en dehors de ces obligations, elles étaient libres de s'installer où bon leur semblait, d'aller et de venir à leur guise, et de se promener quand l'occasion s'en présentait.

Il y avait en Beaujolais, à Salles, un de ces chapitres de chanoinesses; comme suzerain du comté, le duc d'Orléans avait la nomination d'un certain nombre de dames et, lorsqu'Alix des Roys eut atteint sa quinzième année, il lui donna une prébende.

Lamartine, dans ses *Souvenirs*, parle d'un portrait fait à l'époque de cette nomination de chanoinesse :

« On voit, dit-il, une jeune personne grande, élancée, d'une taille flexible, avec de beaux bras blancs sortant, à la hauteur du coude, des manches étroites d'une robe noire. Sur la poitrine est attachée la petite croix d'or du chapitre. Par dessus ses cheveux noirs tombe et flotte, des deux côtés de la tête, un voile de dentelles moins noires que ses cheveux. Sa figure, toute jeune et toute naïve, brille seule au milieu de ces couleurs sombres.

« Le temps a un peu enlevé la fraîcheur du coloris de quinze ans. Mais les traits sont aussi purs que si le pinceau du peintre n'était pas encore

séché sur la palette. On y retrouve ce sourire intérieur de la vie, cette tendresse intarissable de l'âme et du regard, et surtout ce rayon de lumière si serein de raison, si imbibé de sensibilité qui ruisselait comme une caresse éternelle de son œil un peu profond et un peu voilé par la paupière, comme si elle n'eût pas voulu laisser jaillir toute la clarté et tout l'amour qu'elle avait dans ses beaux yeux. »

« On comprend, ajoute Lamartine, rien qu'à voir ce portrait, toute la passion qu'une telle femme dut inspirer à mon père, et toute la piété que, plus tard, elle devait inspirer à ses enfants. »

La Providence a, pour l'accomplissement de ses desseins, des ressorts secrets qui échappent à toutes les prévisions humaines : c'est ainsi que M^{me} des Roys, très préoccupée de laisser sa fille livrée à elle-même à l'âge où les jeunes filles ont si grand besoin d'une affectueuse et sage direction, ne trouva, dans tout le chapitre de Salles, aucune femme qui lui inspirât plus de confiance que la comtesse de Lamartine de Villars, et c'est sous sa tutelle qu'elle plaça la chère enfant, dont jusqu'alors elle ne s'était jamais séparée.

M^{me} de Villars avait accepté avec bonheur cette mission maternelle que rendaient très douce le caractère charmant, la nature aimante et tendre de sa pupille; attirées l'une vers l'autre par une irrésistible sympathie, les deux chanoinesses étaient constamment ensemble. Un jour, la petite comtesse Alix trouva installé dans le salon de son amie un gentilhomme de haute taille, vêtu d'un élégant costume de capitaine de cavalerie qui faisait admirablement valoir sa noble et fière prestance.

— Mon frère, le chevalier de Lamartine, dit la comtesse de Villars.

Alix des Roys fit sa plus gracieuse révérence à ce brillant militaire qui la saluait comme une reine, et dont les traits d'une rare beauté, mais à l'expression un peu froide, venaient de s'illuminer. Si longue que fût la frange de ses cils bruns, Alix des Roys aperçut le regard d'admiration qui l'enveloppait toute, et le prestige de l'uniforme aidant, elle en fut très touchée.

La magnétique influence de ce regard d'admiration la rendit, à son insu, plus séduisante que jamais, et le chevalier de Lamartine, qui jusqu'alors n'avait eu que l'amour passionné de son métier, fut absolument conquis par l'indicible charme de cette toute jeune fille.

Le brillant officier et la petite chanoinesse se revirent souvent chez la comtesse de Villars, et, chaque fois, ils se découvraient de nouvelles affinités de goûts, d'influence, de sentiments, et tous deux pensèrent bien vite ce que Maupassant devait plus tard dire en de si jolis vers :

L'homme est comme un fruit que Dieu partage en deux,
Il s'en va par le monde, et, pour qu'il soit heureux,
Il faut qu'il ait trouvé dans sa course incertaine
L'autre moitié de lui....

Au déclin de la vie, M^{me} de Lamartine évoquera dans ses Souvenirs cette page de son chaste roman :

« ... Je me suis vue, écrit-elle à la date du 21 octobre 1829, comme si c'était hier, enfant jouant dans les grandes allées de Saint-Cloud, puis, toute jeune chanoinesse, priant et chantant dans la chapelle du chapitre de Salles, indécise si je ne faisais pas mes vœux et si je ne consacrais pas toute ma vie à ces chants de notre bréviaire et à ces louanges du Seigneur, dans ce lieu de retraite entre le monde et l'éternité. J'ai vu mon mari, jeune, beau, en riche uniforme, venir visiter sa sœur, M^{me} de Villars. Je me suis aperçue qu'il me distinguait entre toutes. Moi-même, j'ai aimé en lui cette noble expression, cette grâce un peu militaire, cette franchise de regard et cette fierté, qui ne semblait s'adoucir que pour moi. Je me suis rappelée mon émotion de joie renfermée dans mon cœur, quand il m'a fait interroger enfin par sa sœur pour savoir si je consentais à ce qu'il me fit demander en mariage, puis notre premier entretien devant sa sœur, puis nos promenades dans les environs du chapitre avec les chanoines plus mûres que moi; puis la demande et les longs obstacles de la famille, et tant de larmes versées pendant trois ans d'incertitudes devant Dieu, pour obtenir ce miracle du consentement de ses parents, qui paraissait véritablement impossible..... »

Quels étaient les motifs allégués par les parents du chevalier de Lamartine pour s'opposer à son mariage avec la chanoinesse des Roys? Ni M^{me} de Lamartine ni son fils ne nous les ont fait connaître.

Peut-être s'effrayaient-ils de la grande disproportion d'âge, presque dix-huit ans, et surtout, eux qui avaient toujours vécu dans la sévère retraite de leur province bourguignonne, de faire entrer dans leur famille une jeune fille élevée dans le milieu le plus brillant, le plus raffiné, le plus frivole qui soit au monde.

Pour ces chrétiens austères, ces dévoués serviteurs de la vieille monarchie, le duc d'Orléans, avec son entourage de révolutionnaires et de philosophes, était un peu l'ante-Christ, et toutes les assurances de M^{me} de Villars et de son frère ne les empêchaient pas d'englober dans la même réprobation tous ceux qui faisaient partie de la cour du Palais-Royal.

Le chevalier de Lamartine dut s'incliner devant la volonté des siens; mais, en disant adieu à celle que, dans son cœur, il nommait sa fiancée, il lui demanda de lui rester fidèle. Si triste que fût l'heure présente, il avait foi dans l'avenir.

Trois longues années se passèrent ainsi sans rien changer aux idées des parents du chevalier de Lamartine : tandis que lui se morfondait dans sa garnison, et qu'elle pleurait et priait en secret, suppliant tous les saints du Paradis d'intervenir

en sa faveur, les événements politiques s'aggravaient de plus en plus. Les émeutes fomentées par des intrigants et des énergumènes se multipliaient à Paris et dans toutes les villes de France. Mais, jusqu'au 5 octobre 1790, le roi et la reine avaient du moins échappé à ce hideux contact de la populace. Ce jour là, des cris retentissaient dans Paris : « A Versailles! A Versailles! » et bientôt, comme un torrent qui a brisé ses digues, la foule hurlante remplit les avenues qui mènent au château.

C'est le dernier assaut donné à la vieille monarchie, si furieusement battue en brèche depuis trois années, et la monarchie, sans essayer une résistance, capitulera devant la révolution triomphante... Le roi, la reine, leurs enfants, ne seront plus, hélas ! que des prisonniers !

La Providence, qui semblait détourner ses regards de la famille royale, enveloppa de toute sa sollicitude M^{mes} des Roys. La mère et la fille étaient allées passer quelques semaines dans leur propriété du Mesnil, et devaient, ce néfaste 6 octobre, rentrer à Paris : l'une pour reprendre son service près de la princesse Adélaïde, l'autre pour retourner à son chapitre ; elles arrivèrent jusqu'à Chatou, ne soupçonnant rien du drame terrible qui se jouait à quelques lieues d'elles, car la sous-gouvernante des enfants du duc d'Orléans était, comme la duchesse, tout à fait en dehors des menées politiques du Palais-Royal. Elles trouvèrent le petit village en grand émoi et les écuries vides. Leurs chevaux, harassés, ne pouvaient aller plus loin, et, bon gré mal gré, il leur fallut accepter l'hospitalité d'une vieille amie, M^{me} Duperron.

« Ce fut un bonheur pour nous, écrira douze ans plus tard M^{me} de Lamartine, parce que Paris était dans un tumulte extrême, et que l'on arrêta toutes les voitures... Nous passâmes quelques jours à Chatou, et nous en partîmes avec M^{me} de Montbriant, qui était, comme moi, chanoinesse de Salles, pour venir à Lyon, sans rentrer à Paris. Ce fut ce voyage qui acheva de déterminer mon mariage avec le chevalier de Lamartine, que j'aimais et qui m'aimait... Ayant été forcées, M^{me} de Montbriant et moi, de nous arrêter vingt-quatre heures à Mâcon pour faire réparer notre voiture, nous vîmes dans cette ville toute la famille de mon mari, qui nous fit mille politesses. Le chevalier de Lamartine était alors à son régiment; nous passâmes dans l'hôtel de sa famille, à Mâcon, toute la journée. Il paraît que je plus à son père, à sa mère, à ses frères, à ses sœurs. Cela renoua le mariage entre le chevalier et moi, dont il avait été question depuis longtemps, et que mille obstacles éloignaient toujours. J'aime à me rappeler en détail toute cette semaine d'octobre qui devint l'origine de mon bonheur, et à rendre de nouveau grâce à Dieu, qui me conduisit d'accidents en accidents jusqu'à Mâcon, où il voulait que notre amour contrarié fût béni..... »

De nouvelles épreuves bien autrement cruelles allaient bientôt meurtrir ce cœur si aimant, sans rien diminuer de ce religieux abandon à la volonté divine, de ce *sursum corda*, qui apparaissent à toutes les pages du Manuscrit de M^{me} de Lamartine, et qu'on pourrait résumer tout entier dans ces lignes écrites à la veille de sa mort ;

« Dieu le veut!... Abandonnons-nous entièrement à lui. En résumé, toute sagesse est là ; se résigner par adoration à ses volontés..... »

II

Aussitôt après leur mariage, M. et M^{me} de Lamartine allèrent s'installer dans le petit domaine de Milly, qui constituait la très modeste légitime assignée en ce temps de droit d'aînesse aux cadets de famille. Une maison à un seul étage, construite un peu à l'écart des chaumières groupées autour d'un vieux clocher de pierres noircies par les siècles ; un étroit jardin avec un lointain horizon de montagnes et quelques arpents de vignes ou de prairies ; voilà l'humble cadre dans lequel va se dérouler presque toute la vie de cette belle jeune femme élevée dans les splendeurs d'une demeure princière. Cette maison délabrée, cet étroit jardin, elle les appellera : « sa Jérusalem ». Elle les remplira de poésie et d'amour, elle en fera un sanctuaire de paix et de bonheur pour son mari et ses enfants. « Qu'avais-je fait à Dieu, écrira-t-elle quelque temps avant de mourir, pour qu'il me donnât en propre ce coin de terre et cette petite maison qui m'ont fait quelquefois honte pour leur aridité et leur petitesse, mais qui furent un nid si doux pour ma nombreuse couvée... »

Si caché que fut ce doux nid, perdu sous le feuillage des aulnes, dans les replis de la vallée, les échos de la tempête qui bouleversait la France arrivèrent jusqu'à ses hôtes, les arrachant brutalement « aux premières joies de leur amour, aux premières perspectives de leur félicité », suivant la poétique expression de ce fils, dont ils attendaient alors la venue en ce monde.

Le chevalier de Lamartine n'avait pas voulu suivre ses frères d'armes en émigration, mais il avait, comme eux, refusé le serment imposé aux officiers par la nouvelle loi. Cette épée, que sa foi royaliste lui avait fait briser, il la reprit aussitôt qu'il eut l'appréhension des dangers qui menaçaient la famille royale, livrée sans défense aux insultes d'une populace en délire. Malgré l'imense douleur que lui causait le départ de son mari, M^{me} de Lamartine n'essaya pas de le retenir. En ces heures tragiques, le devoir de tout gentilhomme était de combattre pour le roi, et, dans cette âme de vaillante, le devoir avait toujours la première place.

Pendant des semaines, la malheureuse femme vécut dans une épouvantable angoisse. Les cour-

riers de Paris n'apportaient que de sinistres nouvelles ; chaque jour, elle tremblait d'apprendre l'assassinat de l'être qu'elle aimait le plus au monde et pour lequel elle ne pouvait rien, que prier. Quand les échos des massacres du 10 août arrivèrent jusqu'à Mâcon, où elle s'était réfugiée près de ses beaux-parents, il lui fallut toute l'énergie de sa foi pour ne pas perdre toute espérance... Enfin, un soir, elle vit arriver, pâle, défait, celui qu'elle croyait ne plus jamais revoir... blessé d'un coup de feu, il s'était échappé tout en sang des Tuileries... Poursuivi, traqué comme une bête fauve, il avait été arrêté près des Invalides.

Par un véritable miracle, au lieu de le massacrer sur le champ, ceux qui l'avaient arrêté le jetèrent dans une cave pour le faire passer en jugement ; non moins miraculeusement, il fut reconnu par le jardinier d'un de ses parents, dont la Révolution avait fait un officier municipal. C'était au fond un brave homme, il ne craignit pas de réclamer l'aristocrate et de lui faciliter les moyens de sortir de Paris.

Rendant grâce à la bonté divine qui les réunissait de nouveau, M. et M^{me} de Lamartine espéraient traverser, sans autres épreuves, la tourmente révolutionnaire, mais survint la loi des suspects ; le chevalier de Lamartine fut inscrit sur la fatale liste et on l'écroua dans un ancien couvent d'Ursulines, transformé en maison d'arrêt, car la prison de Mâcon était trop petite pour contenir la foule des détenus.

« La Providence, racontera Lamartine, voulut que le couvent fut aussi connu de mon père, dans tous ses détails d'intérieur, que sa propre maison. Une des sœurs de mon grand-père était abbesse des Ursulines de Mâcon. Les enfants de son frère, dans leur bas âge, venaient sans cesse jouer dans le couvent. Mon père s'y trouva donc en pays connu. Pour comble de bonheur, le geôlier avait été, quinze ans auparavant, cuirassier dans la compagnie de mon père... Accoutumé à respecter et à aimer son capitaine, il s'attendrit en le revoyant... Mon père demanda pour toute faveur au geôlier de le loger seul dans un coin du grenier. Une lucarne haute, ouvrant sur la rue, lui laisserait du moins la consolation de voir à travers les grilles le toit de sa propre demeure.

« Le même sentiment qui le retenait des heures entières à regarder le toit de sa petite maison en face, avait aussi inspiré à ma mère la pensée de monter souvent au grenier de sa demeure. Elle contemplait de là le toit de la prison où était enlevé à sa tendresse celui qu'elle aimait. Deux regards, deux pensées qui se cherchent finissent toujours par se retrouver. A travers une rue étroite leurs yeux pouvaient-ils manquer de se rencontrer ? Leurs signes suppléèrent à leurs paroles, ils passaient ainsi régulièrement plusieurs heures de la journée. Toute leur âme avait passé dans leurs yeux. Ma mère imagina d'écrire en gros caractères

des lignes contenant en peu de mots ce qu'elle voulait faire connaître au prisonnier. Celui-ci répondait par signes. »

L'amour est ingénieux. Il allait inspirer à M^{me} de Lamartine comment adoucir la solitude du prisonnier. Au temps de la monarchie, il y avait en Bourgogne des chevaliers de l'Arquebuse. M. de Lamartine en avait fait partie, et sa femme ayant découvert dans la vieille maison un arc et des flèches eut l'idée de s'en servir pour communiquer plus complètement avec lui. Elle s'exerça quelques jours et, quand elle fut assurée de ne pas manquer son but, un soir que la ruelle était bien déserte, elle lança dans la cellule du prisonnier une flèche à laquelle elle avait attaché un fil. Au moyen de ce fil, elle fit parvenir à son mari du papier, des plumes, de l'encre, de vraies lettres auxquelles il pouvait répondre. Presque toutes ses journées, la jeune femme les passait à la fenêtre de son grenier, tenant son fils dans ses bras, lui faisant envoyer des baisers au prisonnier. Ces baisers, il advint au chevalier de Lamartine de venir quelquefois les chercher.

Une corde à nœuds avait suivi les plumes et l'encre et, lorsque la nuit était bien sombre, la corde glissait d'une fenêtre à l'autre et, comme Roméo, le proscrit « venait passer des heures inquiètes et délicieuses, près de tout ce qu'il aimait. » Une telle captivité eut paru presque douce sans l'ombre sinistre de la guillotine qui se dressait entre les deux époux. Chaque jour, des fourrées de suspects étaient envoyées devant le tribunal révolutionnaire et la mort suivait de près le jugement sans appel.

Affolée de terreur, M^{me} de Lamartine voulut aller plaider la cause de son mari près des représentants du peuple en mission dans la région. Elle se berçait de l'espérance d'obtenir d'eux un ordre d'élargissement. Son dévouement conjugal imposant silence à ses fiertés de race, elle sollicita de la municipalité mâconnaise des passeports pour Lyon et Dijon, et emmenant avec elle son enfant qu'elle nourrissait encore, elle partit en suppliante, s'imaginant que des hommes qui parlaient de fraternité, d'humanité, se laisseraient attendrir par les larmes d'une jeune mère. Hélas ! elle se heurta presque partout à des êtres grossiers, qui l'éconduisaient brutalement avec des menaces.

Le représentant Javogues fut le seul qui la reçut avec bonté ; il se plaignit de la mission de rigueur que ses fonctions lui imposaient et, prenant sur ses genoux le petit innocent que sa mère portait entre ses bras, il le faisait jouer avec les glands de sa ceinture tricolore. Comme M^{me} de Lamartine avait eu un involontaire geste d'effroi :

— Ne crains rien, citoyenne, lui dit-il avec l'emphase de l'époque, les républicains ont aussi des fils. — Puis il ajouta : — Il est bien beau, ton enfant, pour un fils d'aristocrate ; élève-le pour la patrie et fais-en un citoyen !

En congédiant sa tremblante visiteuse, Javogues lui donna toutes sortes d'assurances d'intérêt, de vagues promesses de faire ouvrir les portes de la prison au citoyen Lamartine, et la jeune femme, confiante, reprit la route de Mâcon avec un rayon d'espérance au cœur. Cette espérance ne se réalisa pas, et ce fut seulement le 9 thermidor qui lui rendit son mari.

Le ménage vint aussitôt se réinstaller à Milly, ce nid perdu au fond de la vallée où il avait passé de si douces heures !

Le torrent révolutionnaire avait laissé sa trace dans cette chaumière comme dans les palais des rois, et M^{me} de Lamartine eut un premier sentiment de désolation en trouvant sa chère demeure toute délabrée, mise au pillage ; mais elle avait cette heureuse philosophie chrétienne qui émousse les épines de la vie et fait accepter en souriant l'humble médiocrité... « Le bonheur est en nous, répétait-elle à ses enfants, nous n'en aurions pas davantage en étendant la limite de nos prés ou de nos vignes. Le bonheur ne se mesure pas à l'arpent comme la terre, il se mesure à la résignation du cœur, car Dieu a voulu que le pauvre en eût autant que le riche, afin que l'un et l'autre ne songeassent pas à le demander à un autre qu'à lui ! »

Les berceaux vinrent bientôt meubler cette maison dévastée, et, en 1802, cinq jolies petites filles jouaient avec leur frère aîné, remplissant de leurs gazouillis d'oiseaux, de leurs joyeux ébats, la grande chambre maternelle, et dans cette grande chambre presque misérable, avec sa cheminée de pierres blanches ébréchées par le marteau de la Révolution, ses simples carreaux de briques cassés par les souliers ferrés des paysans, qui en avaient fait une salle de bal, ses murs nus, ses sièges de paille, M^{me} de Lamartine se trouvait pleinement heureuse. « ... Tout me sourit, écrivait-elle le 16 juin 1801 ; pays, parents, amis, voisins, paysans, toujours à ma porte comme si j'étais la Providence ! Je suis trop heureuse ; quelquefois, cela m'effraye : ce qui est si doux ne dure pas en ce bas monde. Il faut me fortifier dans le bonheur en ne m'y attachant pas, si ce n'est par ma reconnaissance envers le Dispensateur divin... Dans mon enfance, je ne me figurais pas qu'on pût vivre ailleurs qu'à la cour, dans un palais comme le Palais-Royal, que j'habitais avec ma mère. Maintenant, mon Dieu ! je veux toujours me plaire dans tous les lieux où votre volonté me fixera. Quand je compare cette maison délabrée, mais saine, vaste, avec ces maisons enfumées des villes, avec ces cabanes mal couvertes de genêts, et quand je pense à tant d'autres femmes plus laborieuses et plus résignées que moi, qui n'ont ni maison ni cabane à elles pour leurs pauvres petits enfants, ne suis-je pas encore trop privilégiée de votre bonté ? »

JACQUES DE LA FAYE.

(La fin au prochain numéro.)



LE ROI DES NEIGES

SUITE



Tu es un noble cœur, Jorg, dit Wœlia. Je sais que tu n'as aucunement peur des Danois, mais j'admire le mensonge dont tu couvres ton attachement pour nous. Tu nous accompagneras donc et, si le sort favorise notre cause quasi désespé-

rée, tu ne regretteras pas ta pauvre auberge de Norvège ou, si tu la regrettes, tu y reviendras à l'abri du besoin. Assure-toi seulement d'une barque aujourd'hui même et, si tu trouves deux hommes de confiance, dis-leur qu'à partir de demain, ils se tiennent prêts au départ.

— Si c'est dans cette auberge que doit venir nous retrouver le jeune maître, objecta Jorg, ne craignez-vous pas que le temps qu'il mettra à descendre de la forteresse ne permette aux Danois de constater sa fuite et de donner l'alarme? Comment alors franchirons-nous le goulet que domine la citadelle? Les Danois le fermeront ou braqueront sur nous leurs coulevrines. Tournerons-nous dans le fiord comme rats pris au piège?

— Steven a tout prévu, reprit la jeune dame très bas. Aussi n'est-ce pas ici que nous devons l'attendre. La barque croisera sur les eaux et, si la tentative réussit, le jeune Iar embarquera à la poterne de la citadelle qui ouvre, au pied du roc, sur le chenal. Cela se fera la nuit. Nous serons avertis d'appareiller la barque et d'y monter par un premier signal : une lumière à la haute meurtrière de la tour, au nord de Ruvsdal. Nous naviguerons de long en large, comme pour pêcher. Dès que le même signal flambrera une seconde fois à la même meurtrière, nous cinglerons droit vers la poterne de façon à pouvoir aborder au premier appel. Si Dieu et Saint Olaf nous favorisent, nous recueillerons à bord les... le fugitif.

— Et si, au lieu et place du jeune seigneur, le gouverneur, entouré de ses Danois, surgissait du souterrain grillé?

— Alors, dit Wœlia toute pâle à cette supposition, s'il est trop tard pour gagner le large, je n'aurai plus qu'à recommander mon âme à Dieu et vous, à me livrer pour sauver votre vie. Il sera possible aux marins, je l'espère, de prouver qu'ils

ignoraient nos projets d'évasion. Ils m'accuseront afin de s'innocenter, et s'ils ne peuvent s'en tirer sans préjudice, ils en seront du moins dédommés par la somme considérable que je leur paierai d'avance. D'ailleurs, cher hôte, choisis des hommes déterminés à courir ce risque. Pour toi, victime de ton amitié et de ton attachement à notre cause, le danger sera plus grand et...

— Ne parlons pas de moi, ma destinée sera la vôtre. Quant aux marins, dit Jorg après méditation, je m'adresserai à Dixen et à Sando, ce sont les plus discrets et les plus résolus du village. Ce qu'ils savent déjà de vous nous dispensera d'explications nouvelles et les deux frères, ayant été déjà récompensés généreusement, auront plus de zèle et de dévouement que n'importe quels autres.

— Adresse-toi donc à eux, dit Wœlia.

Tout ce jour, la jeune dame fut distraite de ses inquiétudes par les préparatifs d'un départ qui pouvait lui être signifié d'un soir à l'autre. Au souper, Jorg rendit compte de ses démarches. Dixen et Sando avaient gardé la meilleure impression des libéralités de Steven et ils se tenaient à ses ordres. L'hôte leur avait remis à l'avance une somme plus que suffisante pour les indemniser de leur temps perdu. Wœlia se montra satisfaite de la négociation; mais, le repas achevé, elle ne put se résoudre à se reposer si tôt et elle demanda à Jorg de faire quelques pas sur la grève.

Le froid devenait moins vif par l'approche de la belle saison et le village entier dormait d'un sommeil calme. Appuyée au bras du brave Norvégien, elle marchait sans cesser de regarder la forteresse.

— La tour du Nord, Jorg, c'est bien celle qui domine le fiord de notre côté?

— Oui, madame.

— Et c'est par cette archière étroite, déjà presque invisible dans le crépuscule, que brillera le fanal?

— Il n'y a, dans la tour, madame, que cette meurtrière qui ouvre à l'extérieur. C'est, si mes souvenirs sont exacts, la salle qu'habitent Anders et Siwar.

— Crois-tu que nous verrons distinctement le signal?

— Nous le verrons certainement et d'autant plus

facilement que la face morne de ces murailles ouvre rarement son œil de feu.

— Ah ! Jorg, reprit Wœlia dans un soupir profond, quel songe heureux se réalisera, si tout finit ainsi que nous le souhaitons. Depuis trois ans, j'ai vécu de déboires, de souffrances et de hontes ; mais toutes ces années de détresse et de misère seront amplement rachetées par le moment unique où je pourrai revoir et serrer dans mes bras...

Ici, elle s'arrêta, comme oppressée de souvenirs et craignant d'en trop dire. Elle reprit dans un retour d'appréhension :

— O cher hôte, si, le jour où Sverto nous donnera le signal, la neige allait tomber si dru que nous ne le puissions voir !

— S'il neige si fort, nous nous embarquerons à tout hasard et nous croiserons sous la citadelle, assez près, pour bien voir le signal malgré toutes les rafales. Si la clarté brille, nous en serons quittes pour quelques heures de navigation de plus, si elle ne brille pas, pour une nuit passée sur le fiord. Dixen et son frère feront tout ce que nous voudrons. Venez, ma noble dame, la bise devient plus froide : rentrons.

— Oh ! Jorg, un instant. Je voudrais voir encore cette étroite fenêtre de la tour, me la graver dans les yeux : si petite qu'elle soit, elle est maintenant tout ce que j'ai d'espérance sur la terre ; de sa lumière ou de son obscurité j'attends la vie ou la mort. Laisse-moi la contempler.

— Fixer cette meurtrière avec une telle obstination ne servira qu'à vous lasser les yeux, ma jeune dame. Rentrez et reposez-vous.

— Une dernière minute, pria Wœlia.

Elle avança sur la grève d'un pas ou deux et s'arrêta dressée de tout l'élan de son âme, comme si elle eut voulu prendre ardemment son vol vers ce nid de pierre inaccessible. Puis les larmes lui jaillirent des yeux et, les mains jointes, elle répéta en appel doux et plaintif, en sorte d'invocation pareille à celle de Siwar :

— Harald ! Harald ! Harald !

Redoutant une imprudence plus grande, Jorg lui prit doucement la main et la ramena vers l'auberge.

Elle se laissa faire, docile, essuyant furtivement les larmes qui perlaient encore sur ses joues pâles.

XI

Ce matin-là, Steven put se lever très tard, mais reposé, l'esprit lucide pour accomplir tout ce qu'il se proposait. Il lava et pansa la blessure qui le faisait encore souffrir, puis attendit Rorick pour descendre à l'appartement du gouverneur.

Celui-ci, vêtu hâtivement, sortit pour inspecter la forteresse. La porte du donjon refermée, Steven courut vers la table et constata que le couvert était tel qu'il l'avait laissé la veille. Mais il man-

quait une tranche de venaison dans le plat et le flat-brod était encore entamé fortement. Fait plus important, un des gobelets restait introuvable. Le doute n'était plus permis. Certainement messire Warwolf, sans sortir de son appartement, donnait à boire et à manger à quelqu'un. Il avait même laissé le gobelet à celui qu'il visitait. Steven desservit la table, puis releva la torche, éteinte et jetée sur la dalle du foyer. Il jugea, d'après la résine consumée, qu'elle avait été rallumée et avait dû brûler pendant deux bonnes heures. N'était-ce pas pour aller porter des aliments au captif mystérieux, au captif que Sverto cherchait passionnément à rejoindre par ce souterrain d'issue introuvable, sinon dans le chenil ? La torche avait répandu des gouttes de résine sur le plancher. Le jeune Iarl eut l'idée de suivre ces taches et il se trouva ainsi amené devant le grand coffre en bois sculpté, placé à gauche du lit. Steven, ayant légèrement poussé ce bahut pour regarder dessous, s'aperçut qu'il recouvrait d'autres taches de résine. Messire Warwolf avait donc dérangé, puis replacé le coffre : c'était la seule explication admissible. Dans la crainte d'être surpris, le jeune homme alla pousser le lourd verrou de la porte au risque de provoquer la colère du gouverneur et de réveiller ses soupçons en cas de retour à l'improvisiste ; puis il revint en hâte et, bien que le coffre fut lourd, comme Steven était aussi fort et plus nerveux que messire Warwolf, il parvint à écarter suffisamment le meuble pour mettre à découvert la partie du plancher qu'il recouvrait. Les taches de résine s'y retrouvèrent plus nombreuses, prouvant qu'on s'était arrêté avec la torche à cette place. Steven frappa du pied. Un son creux indiqua que le sol n'était pas plein, qu'il y avait là un vide. A force d'examiner la muraille, le Iarl finit par découvrir un petit rebord de bois habilement dissimulé. Avant de faire jouer cette façon de ressort, il eut soin de poser les pieds sur la partie du plancher qui ne sonnait pas creux. Puis, penché, il appuya fortement le doigt sur le rebord de bois qui céda sous la pression. Le plancher s'ouvrit brusquement, démasquant l'orifice d'un escalier roide et étroit, à hautes marches de pierre. Bien qu'il s'attendît à quelque cache semblable, la trappe joua si brusquement que Steven tressaillit et demeura tout pâle près de l'ouverture béante. L'escalier, en vis, taillé dans le roc, semblait s'enfoncer en spirale à des profondeurs insondables. C'était un trou de nuit d'où s'exhalait une buée fétide et moite de caveau qui lui fit courir à fleur de peau un frisson de surprise et de froid. Le jeune homme secoua cette impression d'épouvante et tendit l'oreille dans ce puits d'obscurité. Il n'y entendit aucune voix humaine, mais une rumeur vague, sourde, lointaine, de vents ou de vagues, confusion d'échos engouffrés là. Un saisissement de frayeur, où se mêlait pourtant la joie d'une prévision justifiée, lui donna un moment de ver-

tige. Il dut reculer pour résister à l'attraction de ce vide d'où montait une indéfinissable atmosphère d'abîme, de néant et de mort. Il eut à se défendre, presque aussitôt après, de la tentation éperdue d'y descendre, d'entrer dans ce mystère entr'ouvert sous ses pas, de s'y enfoncer vivant. Fort heureusement il réagit énergiquement, concevant que rien tenter de plus à cette heure serait se perdre et perdre celui qu'il s'agissait de sauver. Ces sensations avaient été si fortes et si vives qu'il lui eut été impossible de dire combien de temps avait duré ce vertige. La crainte d'être surpris, le verrou encore poussé, le décida à refermer la trappe au plus vite et à rouvrir la porte. Dans ce but il appuya sur le ressort, mais le ressort résista, la trappe demeura béante. Steven eut le cœur serré à la pensée qu'il ne pourrait replacer le bahut et que messire Warwolf allait frapper. De nouveau il posa le doigt sur le ressort, appuya plus vigoureusement, si vigoureusement même que la trappe se referma avec un bruit qui retentit longtemps dans l'escalier sonore. Steven remplaça exactement le bahut. Puis, reprenant sa respiration dans un souffle large, il alla à la porte et en tira le verrou. Personne sur le seuil : on ne l'avait pas guetté. Par un brusque choc en retour, même avant de savoir si sa découverte l'amènerait vers celui qu'il cherchait, il sentit alors une joie immense lui gonfler le cœur.

Une nouvelle inquiétude eût traversé cette joie si le jeune Iarl avait pu deviner les soucis actuels du gouverneur. Dans sa tournée fureteuse, messire Warwolf n'avait pas tardé à remarquer l'absence de Siwar, et, de retour à la salle de garde, il questionna Rorick à ce sujet.

— Seigneur gouverneur, dit le chef de la garnison, n'était-il pas convenu qu'un Danois descendrait aujourd'hui même au village pour renouveler les salaisons ?

— Il était convenu que ce serait Anders et non Siwar. Donne-moi la raison de ce changement.

— Qu'Anders la donne à Votre Honneur, fit Rorick. En permettant ce changement, je n'ai fait que céder à sa prière.

Appelé en hâte, effrayé de la tournure sérieuse que prenait un remplacement qu'il avait jugé sans importance, Anders bégaya que, très las et mal portant, il avait cru pouvoir se décharger de la commission sur un camarade de bonne volonté.

— Si tu es si las, tu iras te reposer cette nuit dans la prison, dit messire Warwolf avec emportement, et tu te reposeras d'autant plus sûrement que deux entraves de fer t'empêcheront de marcher. Pour toi, Rorick, on saura, en Danemark, la façon dont tu comprends ton devoir. En tous cas, j'entends voir par moi-même la sorte de salaison que Siwar rapportera du village.

Rorick, qui n'était pas rassuré au sujet du julöl et du brandevin, feignit de prendre le change et proposa :

— C'est convenu, Votre Honneur, dès que Siwar demandera l'entrée de Ruvsdal, je vous le mènerai tout droit, et on le fouillera devant vous.

— Tu n'auras pas cette peine, dit Warwolf en sa gouaillerie mauvaise, et, s'asseyant sur le banc de chêne devant l'âtre, je l'attendrai ici même. Vaque à ton affaire.

Il se passa peu de temps avant que la corne de Siwar ne retentît au dehors. Le pont-levis s'abaissa ; mais, tenu en respect par le regard intimidant de messire Warwolf, ni Rorick, ni aucun des Danois présents n'osèrent aller prévenir l'arrivant du danger qui le menaçait. La surprise même que Siwar éprouva de ne point voir, dans leur désœuvrement coutumier, ses camarades accourir, lui fut un muet avertissement. Avant de s'engager dans l'étroit passage de pierre qui menait de la voûte à la salle de garde, le jeune soldat cacha le ballot de peau cousue que lui avait remis Wœlia dans le creux d'une ancienne rainure de la herse, et il entra dans la salle de garde avec le seul ballot de Jorg sur l'épaule.

De se trouver soudain, avec ce fardeau là, devant le gouverneur, son trouble fut assez grand pour paraître naturel, et le maître en eut un ricardement.

Les autres confisquées, le messenger fouillé sans résultat, mais néanmoins menacé de coups de corde nouée pour avoir introduit de la boisson sans permission, Warwolf se retira, ne supposant, très heureusement, rien au delà de sa découverte.

Siwar usa du court répit qu'on lui laissait, avant l'inévitable chatiment, pour aller reprendre le petit ballot de Wœlia et le mettre en sûreté dans la salle qu'il habitait.

Ce fut là que, deux ou trois heures avant le souper, le Iarl et son nouvel ami purent se rejoindre. Warwolf faisait sa ronde de fin de jour. Une seule et première fois, il avait emmené son valet pour lui bien prouver, de par la hauteur des murailles et la surveillance incessante, que la fuite était impossible. Cela prouvé, il ne jugeait pas nécessaire de le familiariser davantage avec les tours et les détours de la citadelle. C'était ainsi que Steven avait pu s'échapper et gagner la tour du Nord.

Siwar était assis devant l'âtre, la tête dans ses mains.

— Que fais-tu là, frère, à songer vainement ? demanda le jeune Iarl.

— Je rumine ma honte, dit Siwar avec une profonde expression d'amertume.

— J'ai attendu avec fièvre le moment de te voir, reprit Steven, car j'ai su vaguement que le gouverneur avait guetté ton retour, t'avait fait fouiller sans trouver, par chance, rien de compromettant. Bien que je désirasse de toute l'aspiration de mon être des nouvelles et des envois de l'auberge, je me réjouis à présent, quel qu'en soit le motif,

qu'on ne t'ait chargé de rien, puisque, ainsi, tu as pu éviter la colère du gouverneur.

— Je ne l'ai pas évitée, mais d'abord j'ai plusieurs choses à te remettre de la part de tes amis, dit Siwar.

Et il tourna lentement vers Sverto son visage meurtri de coups de lanières.

Sverto frémit, le cœur serré de pitié.

— Oh! Siwar, cher frère, te voici donc, homme libre, stigmatisé comme moi par le fouet destiné à châtier les serfs. Quand cela s'est-il fait? Où? Je n'ai rien su, rien entendu.

— Pas plus que toi, je n'ai crié sous les coups du maudit! dit Siwar avec un fier accent. Ils auront beau cingler ma peau, la souffrance de ma chair n'est rien, le mal est en moi : c'est mon cœur qui saigne. — Brusquement, il découvrit sa poitrine et ses épaules déchirées. — Vois, mon Iarl. Si ce n'est pas le même sang que toi, c'est la même blessure!

— C'est le même sang, dit Sverto en ouvrant son surcot de vadmél, c'est le sang des îles Snorra! O Siwar, approche ta blessure qui saigne de ma blessure qui saigne. — Et, sa poitrine nue contre la poitrine nue du jeune soldat, il ajouta : — Vois, ton sang se mêle au mien, aussi rouges l'un que l'autre. Nous sommes frères par cette même plaie et par ce même outrage. Et, frères dans la souffrance, nous demeurerons frères dans la revanche ou la mort.

Pris d'une sorte de délire d'enthousiasme, Siwar reprit :

— O Iarl, tu as parlé d'espoir et de délivrance! Hâte-toi! la mesure est comble : la haine déborde mon cœur et me monte jusqu'aux lèvres en cris de malédiction : « *Nos mille et mille tourments n'ont qu'un nom : LE DANOIS!* »

— O Siwar, souviens-toi bien plutôt de la parole du Saint : « *Si tu veux mon secours, ne sois jamais celui qui réjouit les corbeaux, mais commence et finis ta tâche les mains blanches.* » Donc, pour l'amour de notre patrie de soleil, ô Siwar, ne parle pas de tuer!

— Je patienterai, mon frère, dit le jeune soldat.

Puis sa voix s'adoucit, ses yeux s'emplirent d'extase, et il reprit :

— En bas, à l'auberge du village, j'ai aperçu un visage dont la ressemblance divine a charmé mes regards et fait épanouir l'espérance en mon cœur.

— Quelque prodigieuse ressemblance que t'ait rappelé ce visage, mon frère, ne prononce pas le nom. Mais puisque tu as eu le bonheur de la voir, répète-moi ce qu'elle a pu te dire, rassure-moi sur son sort.

— Elle m'a à peine parlé, dit Siwar, mais elle m'a remis ce que tu désirais. Ne déplore pas mon malheur, noble frère, tu as subi un outrage pis que le mien : il partait d'aussi bas, il a frappé plus haut. Tu as souffert par moi, je veux souffrir pour

toi. Ne t'inquiète plus de moi et reçois de mes mains l'envoi de tes amis.

Après s'être assuré que personne n'épiait, Siwar souleva une dalle du foyer. Elle recouvrait une sorte de cachette dont les soldats, quittant Ruvsndal, devaient léguer le secret à ceux qui venaient les remplacer. Steven saisit le petit ballot de ses doigts frémissants. Il eut tôt fait de découdre la peau de renne et de la jeter dans le feu. Le Iarl prit d'abord une des bourses et la posa dans la main de Siwar :

— Tu donneras ceci à Anders, afin de le consoler de sa nuit de prison. Remets le reste dans cette cachette. Cet or peut nous servir à acheter le silence, sinon la complicité active des Danois.

Mais la joie de Steven s'accrut à la vue du petit flacon de liqueur qu'il faisait miroiter devant la flamme du foyer.

— Plus que l'or, ô Siwar, ceci nous sera précieux. Quelques gouttes de cet élixir, versées dans le vin dont ce Warwolf est avide, le plongeront de longues heures en sommeil léthargique.

— Vain élixir! fit Siwar, avançant ses deux mains crispées. Sers-toi de cet étai là, ô mon Iarl, et le vieux loup dormira d'un sommeil éternel.

— Non, car j'ai fait le serment inviolable, devant l'image bénie de saint Olaf, d'accomplir ma mission sans verser le sang. Et Warwolf, mort, Siwar, par peur de la colère de leur roi Christian, les Danois deviendraient féroces pour nous. Ils nous emprisonneraient, nous livreraient afin de se sauvegarder. Il importe que le vieux loup vive pour que j'aie le secret de Ruvsndal. — Et le Iarl continua plus bas : — Écoute ceci : j'ai découvert une trappe, entrée probable du souterrain que je cherche. Cette nuit même, je compte m'assurer qu'on peut descendre par-là aux profondeurs du massif de granit et atteindre la poterne sur le fiord.

— Sire Warwolf, la nuit, s'enferme seul dans sa salle basse du donjon. Comment y pénétreras-tu?

Un bruit de pas les troubla. Steven cacha le flacon sous son surcot de vadmél et Siwar replaça la dalle sur la cachette. Le Iarl ajouta précipitamment :

— Dieu m'inspirera et j'espère, demain, t'apprendre.....

Puis, un Danois entrant, le jeune homme feignit d'achever de panser les plaies de Siwar, et regagna l'appartement du gouverneur un bon moment avant que ce dernier n'y rentrât.

Le souper fut d'abord silencieux, mais, dès que messire Warwolf l'apostropha, Steven s'efforça de témoigner d'une belle gaieté. Le gouverneur ne s'étonna pas de cette absence de rancune, car elle confirmait son opinion sur la servilité des hommes : « Oignez, vilain, pensait-il, il vous poindra. Poignez, vilain, il vous oindra. » — Peu à peu, les plaisanteries de Sverto provoquèrent ses gouail-

leries brutales et il se dérida, amené insensiblement à cette belle humeur sauvage aussi redoutable que ses colères. Quand le faux valet le jugea suffisamment congestionné de rires et de brandevin, il eut, derrière son dos, le temps et l'adresse, s'y étant préparé depuis le commencement du repas, de verser quelques gouttes de l'élixir dans la coupe que le maître lui donnait à remplir. Celui-ci la vida d'un trait; puis, selon son habitude prudente, il commença de vouloir enivrer Steven. Celui-ci, pour lui complaire, fit non seulement semblant de boire, mais d'être ivre. Quoique Warwolf ne jouit déjà plus de sa lucidité, le jeune homme joua sa comédie avec le soin qu'il y aurait apporté devant des spectateurs attentifs et de sang-froid. Cette fois, d'ailleurs, la griserie du gouverneur, qui débutait généralement par des accès de méfiance et de brutalité, devint tout de suite, sous l'influence des gouttes d'élixir, une somnolence impossible à secouer. Le gros homme se renversa sur le dossier de son siège dans un malaise subit. Il n'en manifesta bientôt plus de surprise que par un regard inquiet et il employa tout ce qui lui restait de volonté à ne pas bégayer d'imprudentes paroles. Puis ses bras retombèrent flasques, comme si leurs nerfs se détendaient soudain, sa tête s'inclina, ses paupières lourdes se refermèrent sur ses prunelles ternes, sa bouche s'entr'ouvrit dans une respiration ralentie et plus faible.

Dès qu'il fut certain de cet état de torpeur et d'inconscience, le Iarl poussa le verrou. Non sans peine, car l'homme était énorme, il le porta sur le lit, afin qu'il dormît mieux et plus longtemps encore. Cela fait, laissant toutes choses en l'état où elles étaient, il réfléchit. Avait-il bien calculé toutes les éventualités? Il lui parut que oui. La seule chose à craindre était la venue de Rorick pour conduire Steven à son logement. Le jeune homme espérait que, trouvant porte close, le chef supposerait, même fait étant maintes fois arrivé avec Tolwig, messire Warwolf enivré en compagnie de son valet et ronflant à l'unisson. Rorick n'oserait sûrement pas frapper bien fort, car le maître avait le réveil brusque, terrible. Se rassurant ainsi, le Iarl procéda au déplacement du coffre; comme le matin, il poussa le ressort, la trappe s'ouvrit, montrant l'enfoncement noir des marches. Entièrement maître de lui, il retourna vers la table, y prit à tout hasard un flacon de vin et quelques provisions qu'il enveloppa et glissa sous son vêtement; il alla au lit, détacha de la ceinture de cuir de sir Warwolf le trousseau de clés, le passa à sa propre ceinture, et enleva de l'anneau de fer la torche toute allumée. Alors, debout sur la première marche, tout frémissant d'impatience et d'angoisse, il éleva son cœur vers Dieu, dans une courte prière, évoqua le souvenir de la patrie et de la douce Wœlia; puis, hardiment, il mit le pied dans le trou de ténèbres et s'enfonça,

par l'escalier de granit, dans les entrailles profondes et mystérieuses de Ruvsdal.

XII

Steven tourna longtemps sur lui-même en descendant un à un les degrés peu larges et usés. Les parois de cette sorte de puits étaient moites, visqueuses, mais maçonnées et lisses. La flamme de la torche que le jeune homme portait haut, afin de ne s'en pas gêner la vue, diminuait et pâlisait, prouvant une atmosphère de plus en plus humide et raréfiée. Néanmoins, la descente ne présentait pas de difficulté réelle et Steven n'avait aucun souci d'orientation, car aucun palier ne coupait ces degrés. Cent cinquante marches comptées, — ce qui était bien au-dessous de toutes les cryptes et galeries souterraines dont Siwar avait parlé, — l'escalier s'élargit brusquement et cessa de contourner la colonne de soutien. Steven descendit alors des degrés inégaux et rugueux, façonnés dans le roc à coups de pic. Le passage n'était plus maçonné et devenait une énorme fissure naturelle de granit. Puis tout vestige de marches disparut. Il se trouva suivre une pente du sol, sinon unie, du moins sans aspérités ni saillies dangereuses et il déboucha, par une vaste galerie anfractueuse, dans une immense grotte de stalactites.

Avant d'y pénétrer, il s'arrêta, se demandant si messire Warwolf n'avait pas placé quelque Danois dévoué, confident de ses secrets, pour garder ou défendre l'issue ouvrant sur l'entrée du chenal. Mais rien ne troublait la solitude et le silence. Il aperçut d'abord vaguement quelques bancs de chêne grossiers et raboteux, une table de pierre, des débris de vases et de plats de terre, ce qui lui donna à panser que cette sorte de caverne, jadis, en temps de siège, avait servi de salle de garde. La torche, bien que l'atmosphère fut là encore très humide, se ravivait. Steven en conclut que l'air devait être renouvelé et assaini par quelque souffle venu de la mer. Et en effet, autour de lui, outre celui qu'il venait de quitter, s'ouvraient trois passages souterrains. Songeant que si il lui fallait battre en retraite précipitamment, il ne reconnaîtrait pas la galerie à suivre pour regagner l'escalier, le jeune Iarl posa, à l'entrée de la voie qu'il venait de parcourir, une grosse pierre. Cette précaution prise, il avança lentement jusqu'au milieu de la grotte, promenant autour de lui la flamme de sa torche. Cette flamme pétillante jouait en reflets fantastiques sur les massifs de pierres pailletées de fer et sur les voûtes suintantes; elle allumait dans les aiguilles de cristal et de glace un étincellement pareil à l'irisation de la rosée sous le soleil. Une brume légère estompait des arcades géantes, des pilastres étranges et lourds où s'était peut-être épuisée vainement la main-d'œuvre puissante et maladroitement des mineurs primitifs. De

l'effort de l'homme, rien d'apparent ne demeurait, tant la nature semblait ici indomptable, sauvage. Et, tandis que, une à une, des gouttes d'eau tombaient comme des larmes dans le silence prestigieux de ces profondeurs lointaines de ténèbres, Steven s'arrêtait, saisi de ce spectacle grandiose, cherchant à étouffer le trouble et l'émotion qu'il éprouvait.

Avançant de nouveau, il vit, sur la table de granit qui occupait le milieu et qu'entouraient les bancs rugueux, le gobelet d'étain qu'il avait vainement cherché le matin. Warwolf était donc bien venu dans la grotte la nuit dernière! Steven se garda de toucher au gobelet, mais il abaissa sa torche vers le sol. Sur le roc, aucune couche de sable, même légère, ne pouvait garder l'empreinte de pas. Il résolut alors, dans l'ignorance où il était de tout indice, d'explorer d'abord le souterrain qui s'ouvrait le plus à gauche, puis celui du milieu, enfin celui de droite. Il s'engagea donc à gauche non sans appréhension, car, si cette galerie n'était que l'entrée ou l'embranchement d'autres galeries plus nombreuses, il risquait de se perdre sans rien découvrir d'utile. Il avait à peine fait une centaine de pas en tournant et montant en rampe roide, qu'il fut arrêté par une grille et, peu après, un hurlement lui arriva, suivi d'autres, lointains et renforcés par les échos sonores du souterrain. Steven ne douta pas que ce ne fut la sortie ou la communication du chenil. Certain de retourner par là à Ruvensdal, il rétrograda vers la grotte centrale et entra dans le passage du milieu.

Il le suivit assez longtemps d'un pas vif, ferme, car nulle autre entrée de galerie ne s'offrait sur les côtés, puis il sentit une déclivité de plus en plus rapide. Après un détour brusque, un vent froid lui fouetta le visage et fit vaciller sa torche. Au fond du conduit obscur, à leur clarté blême et mouvante, Steven reconnut les eaux du fiord. La pente se terminait en effet, sous une voûte resserrée, par un palier naturel ouvrant sur l'entrée du chenal, presque au niveau du flot. C'était la poterne devant laquelle ils avaient passé dans la barque de Dixen, lors de leur arrivée. Elle était fermée par une double grille aux barreaux rouillés, mais d'inébranlable solidité. Il importait trop à Steven, — bien que ce ne fut pas là le but de ses recherches, — de savoir si parmi les clés du trousseau de Warwolf n'était pas celle de cette double grille, pour qu'il ne les essayât pas les unes après les autres. Il trouva ce qu'il souhaitait assez vite et, ayant ouvert non sans peine la première grille, il put ouvrir la seconde avec la même clé. Sur

une saillie de roc, devant ce lac immense où l'on ne voyait pas une voile, le jeune Iarl respira à pleine poitrine. Il songea une seconde à jeter un des grossiers bancs de chêne où n'importe quelle épave de la grotte à la mer, à s'y cramponner et à attendre qu'une barque le recueillît. C'était pour lui la liberté. Mais il eut aussitôt honte de cette pensée, même imprécise et confuse. Il referma sans regret la première grille, puis la seconde, et, captif volontaire, pénétré de sa mission, il rentra fièrement dans sa prison.

Ayant gravé sur la clé une petite croix de façon, en cas de besoin, à la reconnaître vite entre toutes les autres, il revint sur ses pas, ne fit que traverser la grotte centrale et s'enfonça dans le dernier souterrain. Ce passage-ci se rétrécit tout de suite en couloir étroit, à voûte surbaissée, puis en retrait maçonné de main d'homme, où s'enfonçait dans la muraille une porte de fer. Le pressentiment qu'il touchait enfin au but de toutes ses recherches fit trembler la main du jeune Iarl. Il eut peine, dans le trouble qu'aucun effort d'énergie ne pouvait plus atténuer, à choisir dans le trousseau une clé entrant dans la serrure, une clé qui, — preuve d'un usage fréquent, — tourna sans grincement ni écrasement de rouille. Il marqua celle-ci, comme la clé de la double grille du chenal, d'une petite croix. Cela fait, le jeune homme poussa la porte, l'esprit traversé tout à coup de cette pensée d'angoisse : « Si le cachot était vide! » Et d'abord il le crut, car il ne vit qu'une cellule carrée, aux murs nus sauf l'anneau de fer scellé pour y poser la torche. Cette cellule ne prenait jour que par une étroite meurtrière, si bien dissimulée entre des saillies de rocher qu'il était impossible de l'apercevoir au dehors.

Dès le premier pas en avant, Steven s'arrêta. Par terre, dans un coin, contre le mur, une vague blancheur était étendue, une forme immobile et muette. Abaisant sa torche, il reconnut que cette blancheur était un amas de fourrures d'ours, repliées les unes sur les autres; mais, d'un de ces replis, deux prunelles fixes et claires, deux grands yeux de cristal suivaient les moindres mouvements du jeune homme. Ce dernier posa vivement sa torche dans l'anneau de fer, et, bouleversé, la voix étranglée d'indicible émotion, il s'écria :

— Harald! Harald! Harald! Est-ce vous? Est-ce enfin vous, mon petit roi bien-aimé?

CHARLES FOLEY

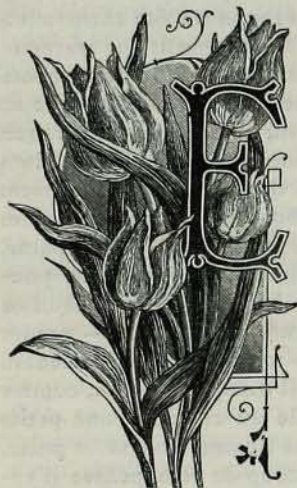
(La suite au prochain numéro.)





MIRAGE D'OR

SUITE



ELLE poussa une petite exclamation étouffée, mais sans se laisser trop démonter par cet accident, et, pour se donner une contenance, appela à mi-voix, feignant de s'adresser à quelqu'un dans le jardin :

— Genêt ! je viens de faire tomber mon mouchoir sur le chemin, va donc me le chercher.

— Il faudrait voir comme il y mettrait de l'empressement, Genêt, s'il était là ! pensait-elle, riant sous cape.

Tout à coup, une voix grave prononça doucement derrière elle, sur un ton très respectueux :

— Mademoiselle, ne dérangez personne et veuillez me permettre...

Jacqueline se retourna : M. de Lègle, tête découverte, lui tendait, au bout de sa cravache, le petit morceau de batiste ramassé lestement.

— Je vous remercie, monsieur, fit-elle, toute rouge de confusion, en reprenant le corps du délit.

M. de Lègle s'inclina profondément et continua sa route, lançant brusquement son cheval au galop, ce qui faisait valoir sa belle taille et son talent d'écuyer. Il disparut bientôt derrière un bouquet d'arbres, non sans s'être plus ou moins furtivement détourné sur sa selle pour jeter encore un regard vers le mur. Mais Jacqueline, tout en le suivant des yeux, s'était cachée derrière les branches des tilleuls.

— Il a tout à fait l'air d'un chevalier d'autrefois ! songeait-elle avec une admiration un peu railleuse. Cela lui irait dans la perfection de porter un panache et une cuirasse ; je crois vraiment qu'il pourrait mettre celle de François I^{er} ! Mais je n'aime pas ses yeux, ils sont méchants et si durs !

Elle regagna l'échelle en murmurant :

— En voilà une aventure ! Qu'est-ce que ce monsieur va penser de moi ? Grimper sur les murs quand on a presque vingt ans ! Une fameuse idée que j'ai eue !... Si je raconte l'histoire à Denise, je

sais bien ce que je vais entendre : le fameux refrain : « Pas de tête !... » Et personne ne voudra croire que c'était pour mieux réfléchir que je suis montée-là !

Le lendemain, une dépêche de Bernardin Genest annonçait à sa famille qu'il ne reviendrait que deux jours plus tard, étant retenu à Paris pour affaire importante.

— Tant mieux ! s'écria Jacqueline qui cousait les derniers rubans roses à sa robe de bal.

Et, comme sa mère lui faisait un reproche de cette exclamation peu filiale, elle l'embrassa une dizaine de fois pour se faire pardonner, en lui répétant que les affaires importantes dont parlait son père devaient être quelque chose d'excellent, sur lequel on pouvait baser les plus belles espérances. Avec sa gaieté communicative et l'entrain irrésistible de son bavardage, elle était presque parvenue à lui faire partager cet espoir supposé, lorsqu'elle s'interrompit en apercevant, par la fenêtre, Gérard Dalistro pousser la grille de la maison.

Elle se glissa hors de la chambre et arriva au bas de l'escalier, au moment où le jeune homme ouvrait la porte du perron. Il tressaillit à cette apparition inopinée ; mais Jacqueline, interprétant à faux son émotion, dit avec vivacité :

— Tout va pour le mieux, monsieur Dalistro, quittez votre air de conspirateur : papa n'arrive pas aujourd'hui.

— Ah ! Et pourquoi ? questionna le jeune homme d'un ton qui marquait une légère inquiétude.

— On ne sait pas. Il n'a envoyé qu'une dépêche qui parle d'affaires importantes. Ne creusons pas... à chaque jour suffit sa peine. Je ne peux pas faire deux choses à la fois ; ce soir, mon devoir est de danser et de bien danser. Demain, nous conspirons, si vous y tenez absolument.

Gérard ne se déridait pas.

— Affaires importantes... répétait-il, consterné ; j'ai bien peur, mademoiselle Jacqueline, qu'il ne s'agisse de l'emprunt dont je vous parlais hier et qu'il aurait fallu éviter à tout prix...

— Mais, enfin, pourquoi voulez-vous absolument mettre les choses au plus noir ? gémit Jacqueline. Papa n'a peut-être pas emprunté ou du moins emprunté beaucoup...

Un léger bruit, derrière elle, la fit retourner. On venait de pousser la porte de la salle à manger, Gustave paraissait, debout dans l'ouverture, regardant Gérard Dalistro et sa sœur de ses yeux sombres et graves.

— Tiens ! tu étais là ? dit Jacqueline, un peu interloquée.

— Oui, répondit Gustave, et comme j'ai entendu le commencement de votre conversation, j'ai pensé que je ferais mieux de vous prévenir que je pourrais aussi entendre la fin.

— C'est une discrétion qui t'honore, reprit sa sœur, mais je crois, du reste, que nous avons fini, M. Gérard et moi.

— Tu te trompes alors, insista Gustave de sa voix décidée ; ce que Dalistro a encore à te dire est justement le plus important.

Pendant cet échange de paroles, Gérard demeurait silencieux.

— Ah ça, fit Jacqueline, nous étions donc trois dans la conspiration ?

— Il y a longtemps, continua Gustave, baissant la voix, après avoir jeté un regard investigateur dans l'escalier, il y a déjà longtemps que Dalistro et moi nous causons de ces choses-là... Ces derniers temps, il voulait absolument avertir maman. Je lui ai dit que c'était inutile. Alors il a insisté pour te parler, à toi ; et, maintenant qu'il a commencé, ce qu'il a de mieux à faire, c'est de continuer. Si quelqu'un possède assez d'influence sur maman et Denise pour leur adoucir le choc et les préparer à ce qui nous attend, certainement c'est toi.

— Entrons dans la salle à manger, répondit Jacqueline, prenant les devants, et dites vite, monsieur Gérard, dites ce qu'il y a encore d'affreux !

— Papa s'est fait des ennemis en ville. Quand on n'a pas d'argent, c'est tout ce que l'on peut attendre de ses semblables ! commença Gustave avec amertume, sans laisser à Gérard le temps d'ouvrir la bouche.

— Gustave, mon ami, dit le jeune professeur, je vous assure que vous prenez les choses avec trop d'aigreur ; cela ne peut qu'envenimer le mal.

— Laissez-le, monsieur Dalistro, je le connais, vous perdrez votre temps à vouloir changer sa manière de voir. Dites-moi ce qu'il y a au fond de tout cela. Que craignez-vous ? interrogea la jeune fille.

— Je crains, mademoiselle Jacqueline, que votre père n'ait emprunté de l'argent, parce que... ce ne serait pas la première fois. Il doit de grosses sommes en ville. Et si l'on apprend qu'il a fait un nouvel emprunt à Paris, au lieu de payer ses dettes ici, cela peut amener, avec l'explosion qui couve... les plus regrettables conséquences. C'est pourquoi je vous disais, hier, qu'il fallait que votre mère fit tout au monde pour empêcher cet emprunt.

Jacqueline restait atterrée, les lèvres entr'ouvertes, ses sourcils blonds contractés.

— Je ne comprends pas très bien, murmura-t-elle, les plus regrettables conséquences ?... qu'entendez-vous par là ?

Gérard, hésitant, regarda Gustave.

— Dites-lui, dites-lui tout, prononça vivement celui-ci. Expliquez-lui ce que Laboron, l'avoué, vous a déclaré l'autre jour.

Le pauvre Gérard, dont chaque mot, comme arraché de force à ses lèvres, semblait les déchirer, reprit lentement :

— Ce que Laboron m'a dit ? Que sais-je ! qu'il pourrait y avoir des menaces par huissiers... un ordre de saisie...

— Une saisie ! répéta Jacqueline, les yeux dilatés, on vend tous vos meubles, tout ce que vous avez ?...

— Oui ! fit Gustave, et on colle des affiches sur les portes de la maison, afin que tout le monde soit bien renseigné et puisse venir profiter des bonnes occasions.

— Gustave ! implora Gérard Dalistro qui regardait Jacqueline avec angoisse et paraissait regretter d'avoir parlé.

Celle-ci, appuyée contre la table, les bras pendants, dans un mélange de stupeur et de consternation, contemplait, le regard fixe, un petit bout de ruban rose qu'elle avait roulé entre ses doigts pendant cette conversation, et qui venait de lui échapper et de tomber à ses pieds.

Elle releva enfin la tête et demanda :

— Mais pourquoi papa a-t-il emprunté tant d'argent ?

— Depuis quatre ans, répondit le jeune professeur, M. Genest poursuit le rêve d'arriver à se faire une situation et un nom en écrivant des livres de sciences. Il a rédigé plusieurs petits opuscules et emprunté afin de les faire imprimer, les éditeurs ne voulant pas prendre les frais à leur compte. Il lui fallait aussi beaucoup d'ouvrages scientifiques, très chers, pour ses recherches, vous savez que son cabinet de travail en est encombré. Enfin, il avait cru découvrir un nouvel instrument pour la compression de l'air ; il en a fait exécuter un modèle à grands frais et son système a été reconnu inapplicable...

— Mais, s'écria Jacqueline, est-ce possible qu'il ait fait tout cela sans en parler jamais ni à maman ni à nous.

— Il s'en cachait, continua Gérard Dalistro, à cause de M. Fromental qui blâmait toutes ces entreprises et lui reprochait souvent de négliger ses cours pour s'adonner à des travaux sans but sérieux. C'était le fond de leurs discussions depuis deux ans... Mademoiselle Jacqueline, je vous demande pardon de vous dire toutes ces choses. Si je n'avais pas vu le péril imminent, je n'aurais pas trouvé le courage de le faire ; j'ai peur que vous ne me jugiez mal, que vous ne doutiez de mon attachement pour votre père qui a toujours été excellent envers moi... Il croyait

agir pour le mieux, je le sais ; son unique but était de conquérir l'aisance pour vous tous... Vous savez aussi combien je vénère M^{me} Genest. Grâce à elle, depuis quelques années, moi qui n'ai jamais eu de famille, je croyais presque en avoir retrouvé une... Me pardonnez-vous la peine que je vous ai faite ?

— Pauvre M. Gérard ! dit Jacqueline en souriant un peu tristement ; vous voilà bien avec vos idées ! Je n'ai rien à vous pardonner, je sais que c'est un bon sentiment qui vous a fait parler. Je vous dois de la reconnaissance, au contraire, de prendre si vivement les choses qui nous concernent.

— Oh ! ne dites pas cela, M^{lle} Jacqueline ! De la reconnaissance parce que... quand, moi, je n'ai qu'une pensée... Si vous saviez... si je pouvais... mais je ne peux pas...

Coupant court à ces phrases incohérentes, Gérard saisit son chapeau qu'il avait posé sur la table et, se détournant brusquement, quitta la pièce.

— Quel drôle de garçon ! dit Jacqueline, songeuse, en regardant la porte refermée sur le jeune professeur.

Gustave observait sa sœur d'un œil un peu narquois :

— Oui, très drôle. Il est joliment intelligent et c'est un caractère... Mais il n'arrivera jamais à rien, non plus, celui-là.

— Et pourquoi donc ? questionna Jacqueline avec surprise.

— Oh ! parce qu'il pense à des sottises... Un homme n'est plus bon à rien, quand il se laisse empoigner par cette marotte...

— Quelle marotte ? demanda encore sa sœur.

Sans lui répondre, Gustave, sifflant entre ses dents, sortit de la salle à manger d'un air plein de dignité et de sagesse.

Jacqueline eut derrière son dos un petit sourire amusé, et murmura, lorsqu'il eût disparu :

— Un drôle de bonhomme, c'est toi ! Et tu me ferais bien rire, si je n'avais pas si grande envie de pleurer. Comment vais-je pouvoir danser avec un cœur si lourd ?

VI

Le bal atteignait son plein lorsque M^{me} Genest et ses deux filles, accompagnées de Genêt, y firent leur apparition. Jacqueline, d'habitude si pressée de partir, s'était trouvée la dernière prête et avait fait attendre tout le monde, à la grande indignation de son frère.

— Je suis comme Louis XIV, déclarait-il, épanchant sa mauvaise humeur, pendant le trajet très court, qu'ils avaient fait à pied ; « il ne me convient pas d'attendre ».

Et Jacqueline, la riposte toujours prête, avec une expression de regret comique :

— Quel dommage que ce soit ta seule ressemblance avec lui !

Jacqueline, cependant, se montrait absorbée et distraite, d'une façon tout à fait anormale. La pauvre enfant n'avait cessé pendant la journée et en procédant à sa toilette, de se poser cette question troublante : — Peut-être vaudrait-il mieux ne pas aller à ce bal ? — sans parvenir à la résoudre ni dans un sens, ni dans l'autre.

Et, maintenant, le sort en était jeté : l'orchestre résonnait à leurs oreilles, rythmant un quadrille entraînant ; les lumières des girandoles les éblouissaient ; les danseurs, dans le feu de l'action, les bouscullaient gaîment, et les maîtres de maison affairés, après les phrases banales de bon accueil, laissaient au hasard ou à leur heureuse chance le soin de les installer confortablement.

— Ne va-t-on pas nous faire mauvaise figure ? se demandait Jacqueline, observant à droite et à gauche d'un coup d'œil furtif et inquiet les groupes d'invités qui paraissaient remarquer leur entrée. Imagination ou réalité, il lui semblait que quelques regards fuyaient le sien et que des colloques se tenaient à voix basse, après leur passage.

Genêt eut vite fait de trouver une chaise pour sa mère, d'indiquer à ses sœurs, sur une banquettes, une place large comme la main qui, dans son idée, pouvait très bien leur suffire à toutes deux, et, la conscience tranquille, il courut à ses propres affaires. Il aimait le monde et nageait dans l'atmosphère de la « foire aux vanités » comme un poisson dans l'eau, son charmant physique et son assurance lui ayant de bonne heure ménagé des succès très flatteurs.

— Celui-là, je n'ai pas besoin de me ronger le cœur pour lui, pensait Jacqueline qui le regardait s'éloigner de son pas allègre et conquérant, récoltant sourires et poignées de mains, à droite et à gauche ; — il saura toujours se tailler une excellente part dans la vie. Ce n'est pas comme vous autres, pauvres chéries !

Et ses yeux se reportaient sur Denise assise auprès d'elle et, un peu plus loin, sur sa mère qui, machinalement, dans le brouhaha de la fête, reprenait l'attitude affaissée, le regard de lassitude et de désenchantement qui lui étaient habituels, dès qu'une cause extérieure ne la forçait pas à réagir d'une manière toujours factice.

Et il était étrange, à les comparer ainsi l'une à l'autre, combien la mère et la fille donnaient l'idée du dédoublement d'une même âme dans deux corps d'âges différents. C'étaient la même flamme triste et douce au fond des prunelles limpides ; la même bouche sérieuse au pli désabusé sans amertume, le même front penché, la même attitude des mains, aux doigts longs et pâles, reposant languissamment sur les genoux, et qu'on se figurait incapables de toute autre occupation que de bander des plaies ou de se joindre pour prier.

Gilberte du Boissel qui traversa la salle de bal

pour venir saluer M^{me} Genest et s'asseoir auprès des deux jeunes filles, interrompit les méditations de Jacqueline.

A ce moment, sa voisine de gauche, une petite blonde dont les yeux pétillaient de plaisir, tandis que ses pieds chaussés de satin bleu battaient fiévreusement la mesure des lanciers qu'on dansait devant elle, s'inclina vers Jacqueline et murmura d'un ton mystérieux :

— Vous savez qu'il est là !

— Qui donc ? fit Jacqueline, distraitement.

— Comment ? Vous demandez qui ! Mais *lui*, vous dis-je. Est-ce que cela ne suffit pas ?

— Oui, reprit une brune aux joues roses, celle-là, assise de l'autre côté de la petite blonde et se penchant, abritée de son éventail, pour se joindre à la conversation ; — il est là ! et il a fait danser déjà M^{me} de Rieux, M^{me} de Romphray, la femme du lieutenant-colonel et la préfète... Jamais on ne lui avait vu une telle rage de danse ! Son coup d'œil d'aigle s'est même égaré de notre côté, mais un moment seulement. Cela m'a donné un petit frisson !

— De peur ou de joie ? demanda Gilberte de Boissel.

— De peur naturellement ! s'écrièrent ensemble avec conviction la brune et la blonde.

— Je le comprends, répondit Gilberte avec gravité, car je ne lui trouve pas un coup d'œil d'aigle, bien plutôt de milan ou d'épervier guettant une proie, un pauvre oiselet...

— Mais enfin ! de qui parlez-vous ? interrompit Jacqueline ; un aigle, un milan, un épervier, un oiselet... nous sommes donc dans une volière !

— M^{lle} Genêt d'or, vous manquez de perspicacité aujourd'hui.

— Vos discours sont tellement alambiqués ! Tu comprends, toi, Denise

— Oui, répondit celle-ci en souriant, d'autant mieux que j'ai aperçu tout à l'heure le comte de Lègle qui regardait de notre côté.

Jacqueline fit un bond.

— Le comte de Lègle ! Il est ici ?

— Jacqueline ! Quelle épouvante ! Voyons, un peu de calme ! Il n'est pas dans la salle, il vient de passer sur la terrasse avec M^{me} d'Oliouze, remettez-vous. Il serait flatté de l'effet que sa présence produit sur vous.

Et tout le groupe fut saisi d'une gaieté folle, tandis que Jacqueline se rasseyait avec une physionomie pleine de méfiance et d'appréhension :

— Comment est-il ici ? Il connaît donc le colonel ?

— Sans doute... Ou quelqu'un l'aura amené. Les d'Oliouzes peut-être ; le lieutenant-colonel d'Oliouzes a l'air au mieux avec lui. C'est très drôle même de voir sa grosse face réjouie à côté de la figure toute longue et satanique de l'autre.

— Oh ! satanique est peut-être exagéré, Marthe ! Un nouveau fou-rire agita le petit groupe.

— Mais que vient-il faire ici ? répéta Jacqueline, toujours préoccupée, au grand amusement de ses amies.

— Oublier ses crimes en dansant, qui sait !

— Ou tout simplement, dit M^{lle} de Boissel, voir de jolies figures pour se reposer de sa solitude ; car il est tout seul, en ce moment, dans son château, dit-on.

— Moi, je ne savais pas même qu'il y fût actuellement.

— Moi, je le savais, je l'avais vu passer sur le pont, l'autre jour, avec son beau cheval.

— Moi aussi, observa Jacqueline d'un ton significatif, je l'avais vu passer, mais pas sur le pont...

— Ah ! où donc ?

— Cela, ma chère, je ne vous le dirai pas !

— Mon Dieu ! quel mystère ! Où a-t-elle bien pu le rencontrer ? Sur un toit ?... Au haut d'un clocher ?... Au confessionnal ?...

Une nuée de danseurs qui s'abattit de ce côté, la bouche en cœur, mit fin à ce flot de suppositions en se partageant les jeunes filles.

Quelques instants plus tard, lorsque Jacqueline regagna sa place, son étonnement fut grand d'apercevoir le comte de Lègle incliné devant sa mère à laquelle le présentait M^{me} d'Oliouze, la femme du lieutenant-colonel.

M^{me} d'Oliouze était la plus brillante étoile de toutes les fêtes données à Villebon. N'avouant pas la trentaine qu'elle avait quelque peu dépassée, assez jolie, fort riche, très élégante, très mondaine, un peu coquette, elle déployait, dans son désir constant de plaire, une amabilité universelle et presque gênante, qualifiée de débordante et banale par les gens d'humeur satirique. En dépit, ou à cause de ses travers, elle donnait le ton à la société militaire de Villebon et même à la partie de société civile qui avait la prétention de former le monde où l'on ne s'ennuie pas.

M. de Lègle, toujours cérémonieusement incliné, parlait à M^{me} Genest ; Jacqueline ne pouvait entendre ce qu'il disait, mais quelques mots parvenaient jusqu'à elle : « Un an sous ses ordres... Regrette de n'avoir pu renouveler plus tôt de si bons rapports... excellents souvenirs... »

— Enfin ! il ne paraît pas du moins s'informer de ce que je faisais sur mon mur avant-hier ! se dit-elle, riant de la petite émotion que lui causait ce souvenir néfaste.

L'orchestre se mit à jouer le prélude d'une mazurka et M^{me} d'Oliouze, de sa voix un peu aiguë, interrompit le discours du comte :

— Mais vous ignorez sans doute, monsieur, que M^{me} Genest possède deux charmantes filles qui comptent parmi nos plus ravissantes danseuses. Et puisque, ce soir, la danse semble exercer sur vous un attrait que vous dédaignez souvent, je vais vous présenter à ces demoiselles avec l'autorisation de M^{me} Genest... Denise, le comte de Lègle qui a connu votre père autrefois à Reims ;

Jacqueline, le comte de Lègle, un ancien ami de votre père, je lui dirai en confidence votre surnom... Vous ne serez pas étonné d'apprendre, monsieur, que nous l'appelons M^{lle} Genêt d'Or.

Un nuage rose envahit le visage de Jacqueline, tandis qu'elle s'inclinait pour répondre au salut de M. de Lègle. Malgré la confusion causée par le compliment transparent, à brûle pourpoint, de M^{me} d'Oliouze et par le souvenir de sa récente rencontre avec le comte, son regard vif et franc ne se détourna pas de celui qu'il fixait sur elle. Toutefois, elle n'entendit pas un mot de la phrase d'une politesse toute mondaine qu'il prononça.

Il se fit inscrire sur le carnet des deux sœurs et s'éloigna.

Cet incident causa une grande agitation dans le groupe des jeunes filles. On cribla Denise et Jacqueline de questions et de plaisanteries. On affecta de les plaindre, au fond, on les enviait.

Denise fut emmenée la première par le danseur qui excitait tant de commentaires, au moment où Jacqueline se voyait sollicitée par Gérard Dalistro.

Le pauvre garçon, tout au souvenir de la façon un peu étrange dont il avait rompu l'entretien de l'après-midi, aborda la jeune fille, un léger embarras peint sur son visage pâle, aux traits pourtant si résolus. Jacqueline, l'esprit ailleurs, n'y prit pas garde, et tout de suite, l'entraîna gaiement.

— Comme je suis contente ! Je ne vous apercevais nulle part et je commençais à croire que vous n'étiez pas venu. Vite, vite ! que je vous apprenne mon nouveau pas de mazurka.

Gérard apprit tout ce qu'elle voulut et en la reconduisant à sa place, réconforté par son accueil, il risqua timidement : — Et pour le cotillon, mademoiselle... je n'ai pas de concurrent.

— Non, non, répondit Jacqueline en riant, notre traité tient toujours. Seulement, ajouta-t-elle au bout d'un instant, sa bouche prenant un pli sérieux, on cause beaucoup pendant le cotillon et il ne faudra pas me parler... vous savez de quoi... Si ce doit être le dernier, au moins que ce soit un beau cotillon !

Et elle poussa un soupir.

— Je ne vous dirai pas un mot de cela, protesta Gérard, le cœur serré en voyant s'obscurcir ses yeux tout à l'heure brillants de gaieté. Il ajouta à voix basse :

— Je voudrais vous voir toujours heureuse ! Et me savoir la cause même indirecte d'une inquiétude ou d'un souci pour vous, me fait une peine infinie.

Jacqueline lui tapota le bras du bout de son éventail, comme on flatte un bon chien fidèle.

— Vous êtes très hon, mais très absurde, monsieur Gérard. D'abord, il n'existe pas de gens toujours heureux et puis...

Une voix grave, d'un timbre un peu impérieux, malgré la courtoisie voulue de l'accent, prononça tout près d'elle :

— Mademoiselle, je viens vous réclamer la valse que vous m'avez fait l'honneur de me promettre.

Jacqueline eut un mouvement d'oiseau pris au piège, qu'elle réprima de suite, mais qui n'échappa pas à Gérard, ni au comte de Lègle avec lequel elle s'éloigna.

Ils commencèrent à danser silencieusement ; Jacqueline, toujours sous l'impression fâcheuse de l'aventure de la veille, se trouvait embarrassée pour entamer la première la conversation.

Peu à peu, elle se mit à songer qu'elle n'avait jamais dansé avec un pareil valseur. A peine sentait-elle son bras la frôler, et, pourtant, il lui semblait voler, ses pieds rasant à peine le plancher, emportée dans un tourbillon rythmé, irrésistible. Elle se comparait à ces pauvres feuilles d'automne dont le vent paraît s'amuser avec tant de furie. Les couples de danseurs se fondaient autour d'eux en une masse confuse et les lumières prenaient à ses yeux l'aspect de constellations, comme si elle eût quitté la terre pour les nuages.

« Jusqu'où vais-je m'envoler ainsi avec ce monsieur ? » pensa Jacqueline, le penchant humoristique de sa nature ne l'abandonnant pas, malgré cette étrange sensation, et elle murmura :

— Nous allons bien vite ! Si nous nous arrêtons ?

— Nous arrêter ! répondit la voix moqueuse et sèche du comte ; ce serait dommage ! vous valsez comme une fée. Ne voyez-vous pas que nous sommes sur une lande... la lande où fleurissent les genêts d'or?... les feux follets dansent avec nous, et les *kobolds*, les vilains *kobolds* que l'on aperçoit à peine, tournant plus bas, ce sont les autres danseurs...

— Je vous en prie, arrêtons-nous ! supplia Jacqueline, de plus en plus étourdie.

Elle reprit ses esprits en se trouvant assise sur une chaise, dans une serre voisine de la salle de bal, où de nombreux groupes allaient et venaient en causant. M. de Lègle se tenait debout devant elle, empressé, respectueux et repentant.

— Comme je suis désolé ! Est-ce que vraiment nous avons été trop vite?... Permettez-moi de vous éventer. Voulez-vous que j'aille vous chercher quelque chose au buffet ?

— Ce n'est rien, dit Jacqueline, j'ai été très légèrement étourdie, c'est passé... Vous m'avez parlé d'une lande avec des feux follets et des *kobolds*... j'ai cru vraiment que j'y étais.

ANT. ALHIX.

(La suite au prochain numéro.)



❖ Revue Musicale ❖

Contemplation et souvenir. — Théâtres lyriques, Opéra : projets. — Opéra-Comique : réouverture. — Troisième théâtre lyrique. — La musique religieuse et M. d'Harcourt. — Nouvelles.



ICI venir l'automne avec ses mélancolies, ses brumes vaporeuses et les poétiques senteurs qui se dégagent de toute la nature. Les eaux, les bois, les plaines ont amassé des trésors embaumés, que le vent va nous apporter comme le dernier sourire de tout ce qui finit dans le monde champêtre. L'été splendide, qui s'achève comme le deuxième acte d'une éblouissante féerie, ne nous montrera plus ses couchers de soleil étincelants, où la nuit semble attendre

que le jour se lève pour éteindre les mille globes de feu qui rayonnent au firmament. Le soleil ne se couchera plus dans la rivière, la transformant en une immense nappe dorée; il disparaîtra derrière la colline, au moment où les cloches sonores mêleront leurs voix aux voix plaintives de la brise. Elles vibreront dans les peupliers comme les multiples échos de tout ce qui chante ou gémit dans la nature, à l'heure où l'âme prie et pleure, admire et adore quand elle comprend toute la puissance et la poésie du silence...

Cependant ce troisième tableau nous réserve encore de merveilleux concerts, où l'orchestre mystérieux qu'on écoute en fermant les yeux ajoute ses divines harmonies à cette suave musique de la pensée, qui commence au léger bruit de la source murmurante, au coup d'aile de l'aquilon dans les grands arbres, à toute la jaseuse peuplade des prairies, pour finir dans les nuages de pourpre et d'or des beaux soirs d'automne.

Mais le vent souffle frais, l'ombre descend sur les sentiers : c'est donc le vent du soir? N'avons-

nous pas oublié l'heure en laissant glisser notre pensée sur la pente de la rêverie en face du grandiose poème des univers, cet insondable poème qui dépasse tous les chefs-d'œuvre humains parce qu'il est l'œuvre de Dieu! Nous, pauvre pygmée de cette création admirable et infinie, n'avons-nous pas osé tenter de rendre compte de l'œuvre divine? Ne savions-nous pas qu'il y a des choses dans ce domaine qui ne s'expriment pas et que vouloir les expliquer en langage humain, c'est les amoindrir? Que nos lectrices nous pardonnent cette témérité et arrêtons-nous en ajoutant que ces choses, on les sent ou on ne les sent pas, et c'est assez!

Maintenant, en vertu de cette grande et universelle loi du travail à laquelle nous sommes tous soumis, et que nous devons accepter avec reconnaissance, comme la chose la mieux faite pour nous grandir et nous ennoblir, envolons-nous sous le ciel parisien où vont briller les étoiles de l'art et où se préparent à nous charmer toutes les fauvettes, tous les rossignols mélodieux et impatients. Adieu donc, ô myriades célestes, lune argentée, rayons d'or, soleil brûlant; adieu, souffles embaumés, brises harmonieuses qui passiez sur nos fronts quand vous emportiez vaporeusement dans l'éther bleu le parfum de nos fleurs et de nos âmes contemplatives régénérées! Adieu, lys, clématites et jasmins, gardez le souvenir de nos pures joies, de nos palpitants enthousiasmes, car vous y avez mêlé vos délicieux arômes que nous emportons au fond de notre cœur, avec les vibrants échos de toute cette belle nature et de ses doux chanteurs emplumés!

À l'Opéra, d'autres arrivent chaque jour et s'installent tout doucement dans leur cage dorée pour préparer leur brillante rentrée avant le retour général. Ils ont porté leurs accents mélodieux et leurs trilles légers vers les lointaines plages comme au fond des vallées ombreuses et ils reviennent avec une nouvelle moisson de succès et de forces. Pendant que leurs frères des forêts vont préparer dans la solitude hivernale leurs éternelles chansons, ils vont, à leur tour, prendre le *la*, pour nous insinuer que toutes les étoiles ne brillent pas au même ciel. M^{lle} Bréval et M. Delmas nous l'ont victorieusement prouvé dans *Les Huguenots*.

On a repris à l'Opéra, pour ne plus les quitter, les études de *La Prise de Troie*, dont la première doit précéder celle de *Lancelot du Lac*, de

M. Joncières. Avant l'apparition de l'œuvre de Berlioz, on fait chanter à M^{lle} Delna le rôle de Léonore de *La Favorite*, dans lequel on avait déjà pensé à la produire au printemps dernier.

La réouverture de l'Opéra-Comique a eu lieu le 14 septembre, avec *La Bohème*, de M. Pucini, chantée par M^{lles} Guiraudon et Thiphaine, MM. Maréchal, Fugère, Isnardon, Delvoye et Belhomme. Depuis, on a repris quelques ouvrages et on doit donner, à mesure que se feront les retours : *Mignon*, *Manon*, *Lakmé*, *Mireille*, *Carmen*, *Cavalleria*, *Philémon et Baucis*, *Le Caid*, etc. Avec *Orphée*, pour les débuts de M^{lle} Gerville-Réache, et *Les Pêcheurs de Perles*, on compte remonter dès le commencement de la saison *Fra Diavolo*. La *Cendrillon*, de Massenet, ne reviendra qu'en octobre, et on devine avec quelle impatience cette belle féerie est attendue.

On parle, à l'Opéra-Comique, de reprendre, au printemps prochain, une série de représentations des *Noces de Figaro*, de Mozart, avec M^{lle} Emma Calvé et M. Victor Maurel. Les répétitions de *Javotte*, de Saint-Saëns, sont activement menées et le petit corps de ballet travaille avec ardeur à l'ouvrage de ce grand maître dont la représentation de *Déjanire*, à Béziers, vient d'avoir un colossal succès. Plus de vingt mille spectateurs ont acclamé l'œuvre et le compositeur qui la dirigeait : on parle de quatre-vingt mille francs de recette.

M. Camille Saint-Saëns vient de terminer un quatuor à cordes, dédié à Isaye, le célèbre violoniste. L'œuvre est sous presse et paraîtra bientôt chez les éditeurs Durand et fils.

Avant de quitter l'Opéra-Comique, ajoutons que M. A. Carré a commandé un drame féérique en quatre actes à M. P. de Bréville, qui a déjà commencé son travail.

Disons encore que, pendant la fermeture annuelle, on a fait, dans l'intérieur du théâtre, quelques travaux utiles, et que la façade s'est embellie de trois grilles en fer forgé et doré, placées devant les portes de la salle Favart. D'ici peu, on fera disparaître les défectueuses lampes qui éclairent cette façade, pour les remplacer par de grands candélabres artistiques.

MM. Millaud frères ont constitué leur nouvelle société du Théâtre lyrique de la Renaissance par acte passé avec M^{me} Sarah Bernhardt, qui leur cède son droit au bail et à la propriété de ce théâtre.

On sait que M. C. Lamoureux prépare des représentations du *Tristan et Iseult*, de Wagner, pour le mois qui s'ouvre demain. Elles seront au

nombre de dix, et auront lieu les mardi et samedi de chaque semaine, au Nouveau-Théâtre de la rue Blanche, où les amateurs pourront se procurer tous les renseignements désirables. Pour s'inscrire et retenir les places, s'adresser : rue Monge n° 2. La première séance aura lieu le 21 octobre, et la dernière le 21 novembre.

Nous apprenons que, pendant l'Exposition, on va tenter une divulgation de la musique religieuse, avec des œuvres musicales dûment classées parmi les chefs-d'œuvre, qu'elles soient signées de Mozart ou d'Hændel, de Bach ou d'Haydn, de Saint-Saëns ou de Wagner, de Gounod ou de Massenet. Les auditions de ces œuvres magistrales auraient lieu en l'église Saint-Eustache, et c'est un chanoine de Paris qui aurait cette heureuse idée à laquelle Mgr Richard a déjà accordé son entière approbation. M. Eugène d'Harcourt, dont on connaît la haute compétence, serait, dès maintenant, désigné pour présider à cette exposition musicale d'art religieux, en recrutant trois cents chanteurs, sans parler de l'orchestre, et en faisant édifier les tribunes nécessaires. C'est le soir que seraient célébrées ces fêtes sacrées de l'art musical, qui ne peuvent manquer d'attirer un nombreux public de choix.

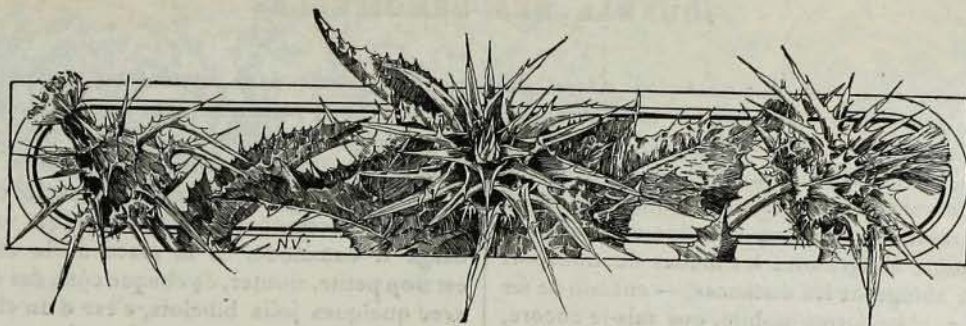
Puisque nous parlons de musique sacrée, nous saisissons l'occasion d'adresser nos vifs remerciements aux aimables lectrices du *Journal des Demoiselles* qui ont bien voulu faire accueil, en si grand nombre, à notre prière en faveur des pauvres petits orphelins apprentis de « l'Œuvre d'Auteuil », que dirige, avec son âme d'apôtre, M. l'abbé Fontaine. Nous ne doutions pas que la charité de nos abonnées serait émue par l'infortune méritée de ces petits êtres déshérités, et que le bel *Ave Maria* de M^{lle} Marie Arnault, écrit dans une si miséricordieuse pensée, serait pour eux comme pour l'Œuvre d'Auteuil et ses bienfaitrices une nouvelle source de bénédictions et de prospérité.

Un nouveau tirage en préparation va mettre nos lectrices à même de donner encore un libre cours à leurs généreux sentiments. (*Voir notre Revue d'août.*)

Ajoutons que l'*Ave Maria* de M^{lle} M. Arnault vient d'être admirablement chanté par M^{me} Marthe Crabos aux fêtes de l'Adoration, dans la jolie église de Morsang-sur-Orge, où elle a fait entendre encore le *Benedictus*, de Weber, le *Salve Maria*, de Mercadante, et le superbe *Panis angelicus*, de C. Franck. Sensation profonde dans le nombreux et élégant auditoire.

MARIE LASSAVEUR.





Causerie de Quinzaine



ROIRIEZ-VOUS, chères amies, qu'après nous avoir incitées à tous les sports, garnis nos côtes de lawn-tennis, de polos et autres jeux du même genre, l'Angleterre s'insurge contre eux au point de vue féminin, et Mrs Arabella Kenealy, dans la revue du *Nineteenth Century*, mène, avec vigueur, une croisade contre les abus du *pneu*, coupable, d'après elle, d'enlever la femme aux devoirs de la famille, aux relations du monde, à toutes les occupations intellectuelles. Elle constate que les exercices violents détournent de la culture des arts et que celles qui s'y livrent avec passion ne lisent même plus. Il y a longtemps qu'on a dit : « L'action tue la pensée. » Mrs Kenealy évoque avec regret les paisibles jeux d'antan et verse des pleurs sur le doux balancement de l'escarpolette, les grâces du jeu de volant, voire même les courses un peu heurtées du Colin-Maillard. Il est certain que ces divertissements ont passé à la postérité, poétiquement représentés sur les toiles des Watteau, Fragonard et Nattier, et nous doutons que les peintres de nos jours puissent donner le même charme gracieux à nos modernes bicyclistess; *l'instantané* du Kodak nous semble la seule reproduction adoptée à ce genre de sport.

Toujours d'après Mrs Kenealy, l'Anglaise serait très ontrancière en ces plaisirs, la femme française y apporte plus de mesure, tout est là. La diminution du nombre des bachelières tiendrait-elle à la bicyclette? Ce n'est pas sur ce point que nous lui chercherons noise; il n'y a eu que quatorze diplômes féminins à la dernière session; vingt-et-un avaient été attribués l'année dernière.

A propos de l'inauguration à Chambéry de la statue de Xavier et de Joseph de Maistre, nous nous demandions ce que ce dernier eût dit dans sa rude franchise de ce déploiement de science féminine;

en revanche, il aurait certainement adhéré à la déclaration de l'empereur Guillaume, réduisant la femme à ne s'occuper que des quatre K: *Kinder*, enfants; *Kirche*, église; *Küche*, cuisine, et *Kleider*, vêtements. D'ailleurs, les lettres de Joseph de Maistre à sa fille Constance nous répondent; comme elle s'était plainte à lui de l'insuffisance de l'instruction des femmes et de l'ennui de *taconner* — raccommoder — continuellement, il lui écrivit que la science est dangereuse pour les femmes, car elles ne peuvent être savantes impunément qu'à la charge de cacher ce qu'elles savent avec plus d'attention que l'autre sexe n'en met à le montrer. Tout juste leur permet-il l'étude de l'histoire et de la géographie, la lecture des moralistes et des grands orateurs; des écrivains féminins, la seule Mme de Sévigné, trouve grâce à ses yeux. Du reste, le rude Savoisien n'eût pas été dépaycé en ce temps par la seule question du féminisme et vous pouvez être assurées, chères lectrices, que les inconvénients de notre future Exposition l'eussent plus frappé que ses avantages.

Une fugue à Paris, la semaine dernière, nous permet de vous donner quelques renseignements sur ladite Exposition. En deux mois d'absence, quelle transformation! Du Champ-de-Mars aux Invalides les grands palais sont complètement montés et donnent une idée assez précise du futur aspect général. Le grand et le petit palais des Beaux-Arts aux Champs-Élysées sont aussi fort avancés, on les décore tout en les achevant. Il n'est plus question de passerelle provisoire au pont Alexandre III, et il est facile de juger de l'effet de perspective qu'il donnera. Les constructions en bordure de la Seine s'élèvent très rapidement; nous avons vu, nettement dessinée, la rue des Nations, avec les architectures diverses des pavillons des puissances étrangères; plus loin, la reconstitution du vieux Paris offre déjà un grand intérêt. La Porte monumentale est encore à l'état d'ébauche; les poutres de fer mises en place, permettent cependant d'en imaginer les colossales

proportions. Elle aura quarante-cinq mètres de hauteur, presque le double d'une maison à cinq étages; le jour, d'énormes cabochons de couleur, disposés sur l'ensemble blanc, la rendront multicolore; le soir, elle deviendra lumineuse; selon toutes prévisions, ce sera une des curiosités de l'Exposition. Malgré tous les modes de transport intérieur abrégant les distances, — chemin de fer circulaire, plate-forme mobile, que sais-je encore, — il faudra, croyez-moi, des semaines entières pour visiter tout en détail. L'ensemble nous a paru bien plus considérable que pour l'Exposition de 1889 et, malgré de très nombreuses visites, combien, à la fermeture, il y avait encore de *non-vu* et par conséquent de regrets.

Des regrets! tout ce qui finit en laisse, n'est-ce pas, sauf cependant les pérégrinations lointaines; quelle joie de rentrer chez soi, de retrouver les objets familiers, de caser autour de soi les photographies des tableaux admirés, des sites parcourus; on oublie les ennuis d'hôtels, les fatigues des excursions prolongées: le souvenir général reste doux et agréable. Nous avons bien fait d'aller là-bas, mais qu'il fait bon être revenus. Un ancien l'a dit: « Tu trouveras un charme merveilleux à ta maison, une saveur délicieuse à ton pain de tous les jours après en avoir été privé longtemps. » Quel mets exquis que le pot-au-feu familial après deux mois de vie d'hôtel!

Vous êtes de notre avis, chères amies, si nous en croyons vos dernières lettres qui, presque toutes, nous demandent des conseils pour la réorganisation de vos intérieurs en général, et de vos chambres en particulier. Plusieurs nous prient de leur indiquer les dispositions de mobilier qui agrandissent une pièce. D'abord les étoffes et les papiers clairs, pas trop de tentures, éviter le lit de milieu, les meubles en angle, les tableaux trop inclinés; ne pas encombrer une petite pièce de meubles inutiles, rien n'est plus gênant que de n'avoir pas d'espace dans une chambre à coucher; si cela est possible, mettez l'armoire à glace en face d'un miroir, c'est le seul moyen d'avoir une vue complète de sa toilette.

Vous nous demandez aussi comment arranger les vieilles glaces dont le cadre laisse à désirer

comme dorure; dans certains cas, on peut remplacer celle-ci par un laquage au Ripolin assorti à la tenture de la chambre, ou bien bouillonner, sur le cadre, de la mousseline algérienne ou Liberty dont on se servira aussi pour garnir de coussins les chaises bretonnes à haut dossier, qui sont d'un usage si commode. Si la glace de la cheminée est trop petite, ajouter, de chaque côté, des étagères avec quelques jolis bibelots, c'est d'un charmant effet.

L'arrangement des meubles d'un salon est d'une importance capitale pour la réussite des réunions qu'on veut y donner: une soirée avec des meubles rangés comme dans une salle de gare sera toujours assommante. Une femme, qui a un des plus agréables salons de Paris, nous disait dernièrement qu'après une réunion gaie et animée, elle se rendait compte des changements apportés par ses invités à la symétrie de son salon, et d'une manière générale s'en inspirait pour apporter des modifications pour les soirées suivantes; nous croyons que ce peut être une excellente méthode.

— Madame, voilà vos trois colonnes finies et vous n'avez rien dit de ma salle à manger.

— Vous avez oublié mon antichambre et ma galerie.

— Que de choses encore, chères amies, et si peu d'espace me reste! Commençons par la galerie; vous m'avez dit qu'elle était un peu sombre, malgré ses deux fenêtres: éclaircissez-la donc par un papier clair; un genre très nouveau est le pékiné en teintes neutres: vert-de-gris, havane, etc.; dans le haut seulement des lianes de glycine ou de cytise enlacées. Mettez, entre les croisées, une petite console avec une jardinière et des plantes vertes; aux fenêtres, des lambrequins et des pentes; pour les vitrages, des rideaux mystères; quelques sièges volants, une table à écrire, si elle peut être placée sans trop encombrer; aux murs, gravures avec cadres de fantaisie, vous aurez ainsi un ensemble harmonieux. Hélas! impossible de nous occuper de la salle à manger et de l'antichambre, il ne me reste que la place de dire aux intéressées: la suite au prochain numéro.

EDMÉE.



Pensées et Maximes

On se demande pourquoi la douleur? Le voici: la terre se voile pour laisser resplendir le ciel.

Mgr BOUGAUD.

Bureau du Journal: 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant: F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et Co, 41, rue de la Victoire.